

La mise au tombeau de Sissy*

par Melle Christine DEBRIE

Au cœur du village de Sissy, situé à une douzaine de kilomètres, à l'est de Saint-Quentin, dans le canton de Ribemont, se dressent encore, avec une certaine fierté, les vestiges de la chapelle Notre-Dame qui doit son origine à un miracle rappelé par une inscription en lettres gothiques qui était peinte sur le mur intérieur de la nef et qui, aujourd'hui, a disparu.

Cette inscription racontait qu'un noble chevalier, nommé Jaspart Alyez, assailli par des voleurs, implora le secours de la Vierge, dont l'image lui était apparue peu de temps auparavant auprès de la fontaine Notre-Dame de Sissy, lieu de pèlerinage très connu dans toute la région. Le miracle se produisit alors car, dans leur aveuglement, les voleurs tournerent leurs armes les uns contre les autres et s'entre-tuèrent. Le gentilhomme, par reconnaissance envers sa libératrice, fit édifier une chapelle qu'il lui dédia et dans laquelle, par la suite, des prodiges s'accomplirent, la guérison de diverses maladies ayant été obtenue.

Qui était cet énigmatique Jaspart Alyez ? De quel endroit venait-il ? A quelle époque a-t-il vécu ? Ce sont là des questions qui demeurent sans réponse.

* Je voudrais témoigner ma vive gratitude à Me Jacques DUCASTELLE, Président d'honneur de la Société Académique de Saint-Quentin, qui, très tôt, a attiré mon attention sur l'intérêt de la Mise au tombeau de Sissy et m'a invitée à traiter ce sujet dans le cadre du XXVe Congrès de la Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie de l'Aisne qui s'est tenu, en 1981, à Villers-Cotterêts.

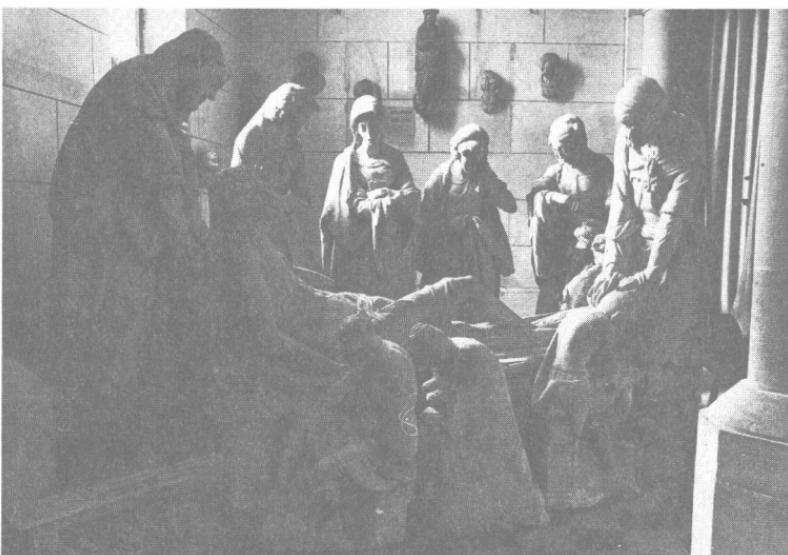
Je voudrais remercier également Mlle J. SERVEL, Bibliothécaire municipale de Saint-Quentin et Melle C. SOUCHON, Directrice des Services d'Archives de l'Aisne, qui ont accepté, avec la gentillesse qu'on leur connaît, de répondre à mes demandes de renseignements,

M. POURRIER, qui a animé le groupe *Sauvetage et Archéologie* de la Société Académique de Saint-Quentin et a ainsi assuré, en 1968 et 1969, le nettoyage de la chapelle de Sissy alors complètement envahie par la végétation ; M. Pourrier a bien voulu me confier les documents qu'ils avaient réunis sur le sujet, le Docteur Jean ROSET-CHARLES qui, très aimablement, m'a communiqué le texte manuscrit de la communication sur le Sépulcre de Sissy, qu'il présenta, en 1962, à Laon, au Congrès de la Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie de l'Aisne.

Je n'aurais garde d'oublier, enfin, l'accueil sympathique que m'ont réservé, à Sissy, M. Jean-Paul DECOCQ, Maire de la commune et M. l'Abbé LENFANT, qui manifeste tant d'intérêt pour son église.

Quoi qu'il en soit, la chapelle telle qu'elle nous apparaît aujourd'hui, malheureusement très mutilée au cours de la première guerre mondiale et non restaurée à cause des dommages trop importants qu'elle a subis, a, selon toute vraisemblance, été édifiée dans la seconde moitié du XV^e siècle ainsi qu'en témoigne son architecture d'un style gothique tardif.

Outre le mobilier non dépourvu d'intérêt qui s'y trouvait et qui est connu grâce à des descriptions anciennes, cette chapelle contenait les dalles funéraires de plusieurs seigneurs de Sissy, ce qui laisse supposer qu'elle était le lieu de sépulture privilégié des seigneurs du lieu (1). La plus ancienne de ces dalles paraît avoir été celle de Nicolas Deffossés, mort en 1505, dalle toujours en place à l'entrée du chœur, mais devenue, hélas, totalement illisible (2).



*Fig. 1. - Vue d'ensemble de la Mise au tombeau de Sissy
(Photographie Jean Chardon - La Voix du Nord)*

(1) Hypothèse confirmée par l'implantation du nouveau cimetière communal autour de la chapelle, au moment de sa construction. Ce cimetière a existé jusqu'à la fin du XIX^e siècle, époque à laquelle il reçut son emplacement actuel. (Cf. Archives de la Société acad. de Saint-Quentin, Manuscrits RIGNAULT, Cahier 16-Sissy).

(2) Ce qui est infiniment regrettable, car elle était d'une iconographie intéressante si l'on en juge par les dessins anciens que l'on a conservés et qui constituent aujourd'hui les seuls témoignages qui subsistent de ce monument funéraire : l'effigie du chevalier était gravée au trait. La tête reposait sur un coussin ; ses pieds étaient appuyés sur un lion, symbole de la Force ; il avait les mains jointes sur la poitrine et portait au-dessus de son armure, une tunique où figuraient ses armoiries. L'inscription était gravée en caractères gothiques sur le pourtour de la pierre.

Il est à remarquer que la date de 1505 confirme celle de la construction de la chapelle, pour laquelle, par ailleurs, un vitrail avait été donné dès 1502 (cf. Roger RODIÈRE, *Epitaphier de Picardie*, Amiens-Paris, 1925, p. 549).

A une date indéterminée, mais vraisemblablement au XVI^e siècle, donc après la construction de la petite église proprement dite, l'un de ces seigneurs de Sissy fit édifier une chapelle ouvrant sur le côté sud de la nef. C'est là qu'était installée, jusqu'en 1918, la Mise au tombeau en pierre sculptée maintenant déposée dans l'église paroissiale du village. (Fig. 1)

Cette chapelle, attenante à la nef, encore très visible actuellement, avait-elle été ajoutée dans l'intention d'abriter cette scène de l'ensevelissement du Christ ? Il y a tout lieu de le supposer. C'est, en effet, ce qui se produisait généralement. Comme il s'agissait de groupes importants non seulement par les dimensions, mais aussi par l'enseignement qu'ils contenaient, ils étaient le plus souvent placés dans des endroits privilégiés c'est-à-dire des chapelles ou de vastes niches conçues spécialement pour les recevoir.

Le groupe, tel qu'on le découvre dans l'église de Sissy, est indépendant et donc sculpté en ronde bosse ; il est en pierre et exécuté à l'échelle humaine. C'est une œuvre qui a été classée Monument Historique le 2 mai 1907.

Malgré les restaurations qu'il a subies, essentiellement au XIX^e siècle et au lendemain de la première guerre mondiale, et malgré son état actuel de conservation qui n'est pas des meilleurs, ce monument constitue incontestablement un excellent spécimen de la sculpture picarde du XVI^e siècle et demeure le témoignage intéressant d'un thème qu'il convient de replacer brièvement dans le contexte de son époque (3) ; précisons auparavant que ce monument est d'autant plus précieux que la région de Saint-Quentin a beaucoup souffert de la Révolution et des guerres et qu'il reste donc peu de vestiges au niveau de la sculpture monumentale.

*
* *
*

Les divers épisodes de la vie du Christ ou de la vie de la Vierge, de l'Ancien Testament et du Nouveau Testament, ont inspiré les artistes dès le Moyen Âge. Mais le thème de la Mise au tombeau apparaît seulement au XV^e siècle.

L'un des plus anciens Sépulcres à personnages qui soient conservés est celui de Tonnerre. Il a été exécuté en 1453. C'est une des plus belles œuvres de la sculpture bourguignonne qu'abrite la chapelle attenante à la grande salle des malades de l'hôpital de Tonnerre.

Il est donc probable que c'est un peu avant 1450, entre 1420 et 1450, soit dans la première moitié du XV^e siècle, que les sculpteurs imaginèrent ces étonnantes Mises au tombeau faites de grandes figures groupées autour d'un sarcophage. Et à partir de cette date, 1450 environ, le thème

(3) Les considérations générales mises en évidence ci-dessous ont été développées dans notre étude intitulée *Les Mises au tombeau du département de la Somme* (Préface de François SOUCHAL, Amiens, C.R.D.P., 1979, 90 p., carte, 125 ill.), à laquelle nous nous permettons de renvoyer le lecteur.

du Sépulcre va se répandre à travers toute la France, où il demeure vivant pendant la plus grande partie du XVI^e siècle. Cette scène sera, en effet, répétée de multiples fois depuis le groupe de Tonnerre jusqu'à celui de Solesmes sans oublier celui de Chaource, pour ne citer que quelques-unes des œuvres les plus célèbres en France.

Si les Mises au tombeau sont nombreuses aux XV^e et XVI^e siècles, elles deviennent plus rares au XVII^e siècle. Autrement dit, elles constituent un des thèmes privilégiés des sculpteurs de la fin du Moyen Âge. Et cela est, dans une large mesure, le reflet de la mentalité de l'époque, de la nouvelle spiritualité et des misères du temps.

«*A la fin du Moyen Âge, a écrit mon maître, le Professeur François Souchal, éminent spécialiste de la sculpture française des XVII^e et XVIII^e siècles, les malheurs des temps - guerre, famine, peste noire- infléchirent la piété des fidèles vers des dévotions où domine l'idée de souffrance et de mort, comme si la méditation sur la Passion du Christ et les tortures morales de sa mère offraient un recours et une consolation*» (4).

La Picardie était alors une des provinces les plus peuplées du royaume ; elle était aussi une des plus soumises aux calamités. Il n'est donc pas surprenant que dans cette région précisément, plus d'une quinzaine de Mises au tombeau soit parvenue jusqu'à nous et que ces pitoyables images de l'ensevelissement du Christ, auxquelles doivent être associées celles de la Vierge de Pitié, aient connu une fortune immense.

Le sujet favori était devenu au XV^e siècle, la **Passion**. Les hommes voyaient dans les souffrances du Christ ou celles de la Vierge, un reflet de leurs propres souffrances. Et inversement, ces divers épisodes de la Passion rappelaient aux fidèles que le Christ lui-même avait voulu mourir sur la croix et qu'il était ressuscité. Le thème du Sépulcre en particulier, était donc chargé d'émouvoir ces fidèles et de les préparer à la mort.

Si l'actuel département de la Somme compte encore aujourd'hui environ une douzaine de groupes sculptés représentant la scène de l'ensevelissement du Christ, le département de l'Aisne en possède, au contraire, fort peu.

William Forsyth, historien de l'art américain, dans son étude récente consacrée aux Mises au tombeau des XV^e et XVI^e siècles en France (5) en a dénombré cinq, une à **Essomes-sur-Marne** qui datait du milieu du XVI^e siècle et qui a disparu et trois à **Saint-Quentin** qui ont toutes été détruites, probablement à la Révolution : celle de l'église Saint-André aurait été sculptée vers 1500, celle de l'église des Jacobins était peut-être un peu antérieure tandis que celle qui se trouvait dans la chapelle du Saint-Sépulcre de la collégiale devait dater de la fin du XV^e siècle.

(4) Préface de notre étude sur *Les Mises au tombeau du département de la Somme*.

(5) W.H. FORSYTH, *The Entombment of Christ. French Sculptures of the Fifteenth and Sixteenth Centuries*. Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts, 1970, XX-216 p., 273 ill.

La cinquième Mise au tombeau recensée par Forsyth dans l'Aisne est celle de Sissy. C'est la seule qui soit parvenue jusqu'à nous, c'est dire combien elle constitue un témoignage précieux.

Sissy est « *un exemple type* » de ce thème de la Mise au tombeau tel qu'il est réalisé par les sculpteurs du XVI^e siècle. En d'autres termes, on retrouve, ici, comme ailleurs, les sept personnages qui, avec le Christ, composent habituellement les Saints Sépulcres.

Au premier plan, Joseph d'Arimathie et Nicodème, généralement représentés sous les traits de vieillards barbus, sont debout aux deux extrémités du sarcophage. Ils tiennent le linceul sur lequel est étendu le cadavre du Christ, presque toujours nu, les reins seulement entourés d'un drapé. A Sissy, comme dans la plupart des cas, Joseph est placé à la tête du Christ et donc à gauche lorsque l'on regarde le groupe tandis que Nicodème est aux pieds.

Au second plan, derrière le sarcophage, sont représentés cinq personnages qui sont les témoins essentiels du drame. On reconnaît la Vierge, à ses côtés, saint Jean et les saintes Femmes parmi lesquelles figure Madeleine qui se distingue souvent de ses compagnes par ses habits de cour, sa beauté et sa longue chevelure.

L'influence du théâtre religieux et, en particulier, des **Mystères**, joués à l'époque sur les parvis des cathédrales, a été déterminante pour la composition de ces groupes et le costume souvent riche et réaliste des personnages dont le nombre lui-même paraît bien relever des traditions de la mise en scène. En effet, les **Mystères**, qui mettaient sans cesse sous les yeux de la foule les souffrances et la mort de Jésus-Christ, contribuèrent à familiariser les artistes avec ces images de tristesse et de deuil. Voir Jésus en personne, le voir devant ses yeux vivre, mourir, ressusciter, voilà ce qui touchait la foule et jusqu'aux larmes. Or, ce sont ces scènes douloreuses que les artistes transposèrent dans leur art et nos Saints Sépulcres tout spécialement semblent être la reproduction exacte en pierre d'un tableau vivant.

Lorsque l'on regarde une Mise au tombeau avec ces grandes et nombreuses figures qui donnent l'impression inquiétante de la réalité, n'a-t-on pas, encore aujourd'hui, le sentiment d'assister au dénouement final d'un drame et même d'y participer tant l'intensité émotionnelle qui en émane est profonde ?

L'historien saint-quentinois Charles Gomart n'écrit-il pas, vers 1865, à propos de Sissy, qu'on ne peut pénétrer dans la chapelle abritant le Saint Sépulcre et séparée de la nef par une intéressante clôture en bois sculpté du XVI^e siècle « *sans être saisi d'étonnement et de vénération à la vue de la scène à laquelle on prend, pour ainsi dire part* » (6).

(6) *Essai historique sur la ville de Ribemont et de son canton*, 1869, p. 377.

A Sissy précisément, le sentiment de gravité et de drame que l'on ressentait en s'arrêtant devant cet épisode de l'ensevelissement du Christ, était encore renforcé par la demi-obscurité de la chapelle où il se trouvait. Il est certain que, d'une façon générale, l'emplacement des Mises au tombeau dans les églises était très important car il devait précisément contribuer à accroître l'émotion du fidèle.

Sur ce point, l'effet recherché à Sissy était parfaitement rendu si l'on en juge par les descriptions anciennes que l'on possède. En effet, les historiens locaux du siècle dernier n'ont pas manqué de souligner combien la quasi-absence de lumière donnait une impression de mystère plus intense et plus poignante, à commencer par Charles Gomart, qui parle d'une chapelle «éclairée mystérieusement» (7) ajoutant que «*la scène, éclairée par les reflets violets et bleuâtres qu'apporte une pâle et furtive lumière, produit un effet saisissant*» (8).

En 1873, Malézieux, un autre érudit saint-quentinois, écrit, dans *Le Vermandois*, qu'il s'agit d'«*une chapelle sombre, à peine éclairée par un jour douteux filtrant à travers un petit vitrail terne*» (9). Edouard Fleury, quant à lui, fait remarquer, en 1882 (10), que «*l'intérieur de la chapelle peu éclairée par deux petites fenêtres est plein de lueurs violettes et bleuâtres que des vitres de couleur sombre distribuent avec sobriété. Onze personnages peuplent cette obscurité mystérieuse*» conclut-il.

Cette atmosphère était, à vrai dire, indissociable du monument lui-même et bien conforme à l'esprit du temps. La foule aimait ces grandes figures un peu effrayantes parce que peu éclairées et on les mettait donc souvent dans une chapelle volontairement sombre. Dans ce demi-jour, les personnages semblaient vivre et respirer. «*A genouillé dans l'ombre, le fidèle perdait la notion de l'espace et du temps, il était à Jérusalem, dans le jardin de Joseph d'Arimathie, et il voyait de ses yeux les disciples ensevelir le maître à l'heure du crépuscule*» (11). On imagine très bien ces propos d'Émile Mâle s'appliquant à la Mise au tombeau de Sissy telle qu'elle était dans son emplacement d'origine, où nul doute, par ailleurs, il régnait autour de cette scène un profond silence: «*Après l'horreur de la Passion, les vociférations et les outrages de la foule, Jésus se repose enfin dans la paix et le demi-jour, entouré de ceux qui l'aiment*».

Les artistes des XV^e et XVI^e siècles, et, entre autres, celui de Sissy, ont parfaitement compris cela et le sentirent si sincèrement qu'ils «*n'ont pas*

(7) *Etudes Saint-Quentinoises*, réimpression de l'édition de Saint-Quentin - Paris, 1862, Marseille, 1976, *Notice sur la chapelle des Endormis de Notre-Dame de Sissy, Canton de Ribemont (Aisne)* - (pp. 33-40, ill.), p. 37.

(8) *Essai historique sur la ville de Ribemont...*, p. 377.

(9) *Monuments du Vermandois, La chapelle Notre-Dame des Endormis à Sissy (Aisne)*, (dans la revue *Le Vermandois*, 1873, pp. 876-880), p. 879.

(10) Dans le quatrième volume de son ouvrage sur les *Antiquités et Monuments du département de l'Aisne*, p. 238.

(11) Émile MÂLE, *L'Art religieux de la fin du Moyen âge en France*, Paris, 1908, p. 137

conçu la scène comme un drame, mais comme un poème lyrique. Car maintenant il n'y a plus rien à faire et il n'y a plus rien à dire. Il n'y a qu'à regarder en silence ce corps qui descend lentement dans le tombeau» (12). D'ailleurs, au théâtre, la mise au tombeau était une scène muette; c'est là un détail significatif.

De nos jours, on ne peut que regretter que cette impression de mystère et de silence, qui entourait la Mise au tombeau de Sissy, ait disparu depuis que le groupe se trouve dans l'église paroissiale à un endroit trop exigu qui n'a pas été conçu pour le recevoir.

Journel, dès 1935, a parfaitement exprimé ces regrets en même temps que résumé cette atmosphère de recueillement propre à de nombreux monuments du même genre et qui était si caractéristique à Sissy. Je le cite: «*Cette scène de douleur, au fond de la loge mystérieuse, se présentait admirablement. Elle baignait dans un clair-obscur qui donnait de la vie aux statues dressées. Parfois les reflets rouges et bleus d'un vitrail y promenaient du fantastique et des lambeaux d'arc-en-ciel. La sensation religieuse était intense: on récitait malgré soi ses prières; il fallait y aller de son Pater Noster, ne fût-on venu qu'en archéologue pur*» (13).

Ces propos ne sont-ils pas la meilleure preuve que l'on était parvenu à ce que l'on recherchait, c'est-à-dire créer une ambiance mystique et frapper les esprits, même les profanes ?

*
* *

Que dire maintenant de l'iconographie et du style de ce groupe ?

Empreinte d'une profonde tristesse, **Marie** regarde encore une fois son Fils avant qu'il disparaisse dans le tombeau. C'est le dernier acte, mais non le moins douloureux, de ce que l'on peut appeler la Passion de la Vierge qui commence aussitôt après la Crucifixion, ultime phase de la Passion du Christ. Il est visible que, dans la scène de la Mise au tombeau, telle que les artistes du XV^e siècle la conçoivent, c'est la Vierge qui est le personnage principal. D'ailleurs, ici, comme c'est souvent le cas, elle est au centre de la composition, ce qui renforce cette idée (14).

Le Christ, plus grand que les personnages qui l'entourent et donc plus grand que nature, est, conformément à la tradition, placé de gauche à droite afin d'offrir à la vue des fidèles sa plaie au côté; toutefois, il n'est

(12) *Ibid.*, p. 137.

(13) *La Chapelle des Endormis de Sissy dans Mémoires de la Société Académique de Saint-Quentin*, Tome 51, 1935.

(14) A vrai dire, la Vierge devient le personnage principal des scènes qui suivent la Crucifixion. C'est d'abord la *Déposition*: le Christ, après avoir été descendu de la croix, est exposé au pied de celle-ci; la Vierge le porte ensuite sur ses genoux: c'est l'épisode appelé *Vierge de Pitié*. Puis viennent la *scène de l'onction* ou purification et enfin la *mise au tombeau* proprement dite, l'ensemble de ces scènes constituant donc la Passion de la Vierge qui succède à celle du Christ.

plus allongé sur la dalle du sarcophage, mais assis, et, en cela, il peut être rapproché du Christ de la célèbre Mise au tombeau de Saint-Mihiel dans la Meuse, due au sculpteur Ligier Richier qui l'exécuta un peu après 1550 (15). C'est une belle figure, pas encore raidie par la mort et dont le visage retombe sur l'épaule et vers l'arrière avec un souci de réalisme évident. Les yeux clos, la bouche entr'ouverte trahissent encore la souffrance. (Fig. 2)



Fig. 2 - Détail du Christ



Fig. 3 - Joseph d'Arimathie



Fig. 4 - Nicodème

(15) Ce geste de Joseph, qui semble relever le Christ en le tenant sous les aisselles, se retrouve également à la Mise au tombeau de Villeneuve-l'Archevêque, dans l'Yonne et à celle de Soignies, en Belgique.

Le linceul est tenu par **Joseph** et **Nicodème**, deux personnages intéressants dont les inclinaisons du corps laissent deviner le poids du chagrin qui les accable. Les drapés abondants qui les enveloppent, sont agencés avec goût. Les visages sont également très beaux par l'expression de douleur qui en émane.

Le sculpteur a rendu la douleur de Joseph non seulement par l'attitude, mais encore par des détails comme les sourcils froncés. (Fig. 3) Nicodème, coiffé de son large turban d'où retombe, en une belle courbe, un voile noué sur le devant de la poitrine, est plus résigné semble-t-il, mais profondément triste aussi. (Fig. 4) Il est certain que le sculpteur a traduit la douleur différemment, mais dans les deux cas, ces personnages extériorisent leurs sentiments et ceci est plus net encore chez les autres témoins du drame, dont les attitudes ne sont pas figées ni rectilignes, mais trahissent une certaine agitation. La figure de **saint Jean** en est une bonne illustration. (Fig. 5) La tête est dans un axe, les bras dans un autre axe, le corps et les jambes, dans une autre direction encore. On constate peut-être un souvenir du maniérisme italien du XVI^e siècle, mais surtout l'apparition d'une agitation tant au niveau des attitudes que des expressions, ce qui est nouveau. Cette démonstration quelque peu théâtrale indique une date déjà avancée pour la réalisation de ce groupe, vraisemblablement le milieu ou la seconde moitié du XVI^e siècle, peut-être même le début du XVII^e siècle comme le pense William Forsyth.

Si l'on regarde encore cette **sainte Femme** qui essuie ses larmes, on constate que l'on est loin de cette douleur résignée des personnages du XVI^e siècle. (Fig. 6) Ici, les témoins du drame ont perdu leur sérénité



Fig. 5 - *Saint Jean*

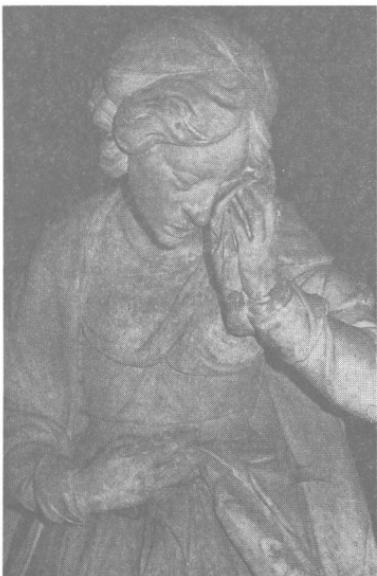


Fig. 6 - *Une sainte Femme*



*Fig. 7 et 8 - Deux des trois soldats endormis
(2 à 8 : Photographies Christine Debré)*

alors que cinquante ans plus tôt, ils étaient très réservés et caractérisés par l'expression sérieuse et triste d'une souffrance muette et profonde qui ne s'exteriorisait pas.

Le personnage le plus calme du groupe est certainement **Madeleine**, amplement vêtue, tenant son pot à parfums dans la main gauche et regardant le Christ avec compassion. Une mèche discrète de sa longue chevelure ondulée retombe sur le devant de l'épaule. On retrouve toujours les mêmes vêtements volontiers compliqués dans leur agencement.

Deux éléments tendraient à confirmer une date d'exécution avancée dans le XVI^e siècle ; les visages dont le nez dans le prolongement du front laisse supposer une influence antiquisante qui se manifeste tardivement, et l'absence de polychromie. On parvient à une date où l'habitude de peindre la pierre commence à passer de mode, le sculpteur préférant rechercher d'autres effets que ceux de la couleur, préférant en particulier exprimer plus ouvertement le tourment des personnages (16).

L'intérêt majeur de la Mise au tombeau de Sissy réside assurément dans la présence de ces trois **soldats** endormis au pied du tombeau du

(16) D'après la description de Gomart (*Études Saint-Quentinoises*, p. 37), il semble que les statues auraient été peintes à une certaine époque, maladroitement d'ailleurs. Mais il y a tout lieu de croire qu'elles ne l'étaient pas à l'origine, c'est pourquoi elles furent décapées lors de la restauration effectuée au lendemain de la première guerre mondiale, afin de restituer leur blancheur initiale.

Christ, dont ils avaient la garde. Ce sont eux qui ont donné le nom à la chapelle Notre-Dame de Sissy, où ils se trouvaient jusqu'en 1914, de chapelle des Endormis (17). (*Fig. 7 et 8*)

Malgré la date de 1862 que l'un d'eux porte sur le socle où il est assis et qui n'est autre qu'une date de restauration (18), ces soldats sont incontestablement contemporains de la Mise au tombeau, contrairement à ce que d'aucuns ont pu affirmer au XIX^e siècle et continuent d'affirmer de nos jours. Il est impossible, en effet, qu'ils aient été ajoutés au XIX^e siècle, à une époque où on ne témoignait plus qu'indifférence pour ce genre de monument.

Ces trois soldats traités en ronde bosse, mais dans une échelle plus petite que les autres personnages, sont presque toujours représentés au moment de la résurrection du Christ, le jour de Pâques, c'est-à-dire le surlendemain de la Mise au tombeau. Cependant, ils accompagnent aussi, plus souvent qu'on ne le pense, les scènes de la mise au tombeau elle-même, qu'elles soient peintes ou sculptées.

A Solesmes, dans la Sarthe, les gardes, qui n'apparaissent en principe qu'une fois l'ensevelissement du Christ terminé, sont déjà présents et certes, pas encore endormis. A Salers, dans le Cantal, le soldat gardien du sépulcre se tient sur le côté, tandis qu'à Chaource, très belle Mise au tombeau près de Troyes, les trois soldats sont là, autour du sarcophage.

Mais comment expliquer la présence, à Sissy, de ces soldats qui sont, à la différence de ceux ci-dessus évoqués, assis et plus petits que nature ?

Il faut se tourner vers l'est de la France et, plus loin encore, vers l'Allemagne. Que remarque-t-on, en effet, à la Mise au tombeau de la cathédrale de Mayence, si ce n'est une iconographie identique à celle que l'on retrouve plus tard à Sissy et, en particulier, les trois soldats endormis au pied du tombeau. Or, ce type de composition est directement issu d'un genre de monument devenu très populaire en Allemagne au XIV^e siècle qui représentait le tombeau du Christ sculpté à l'échelle humaine.

Ce genre de monument est inconnu en France. Les quelques exemples qui s'y trouvent, sont en fait des œuvres germaniques conservées en

(17) Le terme de dormants usité par Rignault est impropre (Cf. Archives de la Société acad. de Saint-Quentin, Manuscrits RIGNAULT, Cahier 16-Sissy). Quant à Gomart (*op. cit.*), il est dans l'erreur lorsqu'il affirme que le terme d'Endormis vient du silence qui régnait dans la chapelle.

(18) Un article paru dans l'*Almanach de la ville et de l'arrondissement de Saint-Quentin*, en 1834, prouve que la Mise au tombeau de Sissy était, à cette date, en mauvais état. Elle fut donc certainement restaurée au XIX^e siècle, sans doute à la suite du vandalisme révolutionnaire. Quel sort exact avait-elle subi à cette époque ? On l'ignore. Rignault (Archives de la Société acad. de Saint-Quentin, Manuscrits RIGNAULT, Cahier 16-Sissy, fol. 35) écrit qu'elle aurait été jetée dans l'Oise ; pour être détruite ou cachée et donc sauvegardée ? Nul ne le sait, les affirmations de Rignault demeurent elles-mêmes très fragiles puisqu'elles n'ont pu être confirmées, à ce jour, par aucun document d'archives.

Alsace. Ainsi est-ce le cas de celui de la collégiale Saint-Florent de Niederhaslach, dans le Bas-Rhin, qui est assurément un des plus beaux spécimens de ce que l'on appelle les Saints Tombeaux. On voit l'image du Christ mort, couché sur le sarcophage où il devrait en principe être enseveli, mais il serait alors dissimulé à la vue des fidèles. La Vierge et les saintes Femmes sont encore là, à l'arrière-plan, tandis que Joseph et Nicodème, qui ont rempli leur tâche, ont quitté la scène et sont remplacés par deux anges, gardiens du tombeau placés l'un à la tête et l'autre aux pieds du Christ. En d'autres termes, si l'on transposait cette scène au XVI^e siècle, on assisterait à un épisode intermédiaire entre l'ensevelissement du Christ et sa résurrection, autrement dit à une sorte de veillée mortuaire.

Sont également représentés dans ces compositions germaniques, des soldats endormis et généralement accroupis devant le sarcophage, ceux-là mêmes que l'on retrouve donc plus tard à Mayence et, d'une façon quasi systématique, dans presque toutes les Mises au tombeau d'Allemagne y compris celle, très importante, de la cathédrale de Fribourg, en Suisse.

Les Saints Tombeaux qui se trouvent en Alsace, vont, en quelque sorte, faire la liaison entre l'Allemagne et la France, et vont avoir une influence déterminante sur les Mises au tombeau françaises, à commencer par celles de l'Alsace bien entendu, mais aussi de la Lorraine et de la Champagne, deux provinces voisines de la Picardie et alors très actives au niveau artistique. Je citerai au hasard Strasbourg, Saint-Phal en Champagne, Vahl Laning et Saint-Avold en Lorraine, où les soldats au nombre de deux, ne sont plus sculptés en bas-relief sur le sarcophage, mais en ronde bosse.

Et puis, il y a surtout Pont-à-Mousson, dont la scène de l'ensevelissement du Christ, très importante dans l'art de l'est de la France, demeure certainement un des meilleurs exemples de cette influence des Saints Tombeaux germaniques sur les Mises au tombeau françaises. Tous les personnages habituels sont représentés, mais on note, en outre, la présence inhabituelle de deux anges dont l'origine est germanique. Sont également repris aux Saints Tombeaux les gardiens assis au pied du tombeau.

A ce sujet, il faut préciser, à l'instar de William Forsyth qui a mis ce détail en évidence (19) que, d'une manière générale, dans les Saints Sépulcres alsaciens et lorrains, lorsque les gardiens sont représentés, ils sont souvent au nombre de trois et, comme à Pont-à-Mousson, généralement accroupis ou assis dans des attitudes contorsionnées devant le sarcophage ; autrement dit, ils sont montrés comme sur les Saints Tombeaux germaniques. En fait, Neufchâteau, dans les Vosges, demeure une exception avec son gardien debout, de même que Saint-Mihiel, où le

(19) *op. cit.*, p. 33.

sculpteur, par un souci d'animer la scène, a représenté les soldats jouant aux dés la tunique du Christ (20).

Que dire alors à propos de Sissy, si ce n'est que l'on est en présence d'un type de Mise au tombeau dérivé de Pont-à-Mousson et par conséquent de l'est de la France. Sissy représente certainement une des limites de propagation vers l'ouest de la sculpture germano-lorraine, très active aux XV^e et XVI^e siècles, hypothèse qui se trouve volontiers confirmée par le fait que dans les nombreuses Mises au tombeau de l'actuel département de la Somme et donc de la Picardie occidentale, les gardes ne sont jamais figurés.

Comment a donc pu s'exercer cette influence de l'art lorrain et en particulier de la Mise au tombeau de Pont-à-Mousson ? Outre le fait que la Picardie est une région « *carrefour* » et donc sensible aux influences extérieures, essentiellement, je pense, par le fait que Sissy est certainement une œuvre d'atelier, un atelier composé d'artistes picards sans doute, mais aussi de gens qui savaient ce qui se faisait en dehors des frontières régionales. Il a été démontré que les Mises au Tombeau, de par leur importance et parce qu'on est encore au XVI^e siècle et en province, étaient souvent dues à des ateliers et non à un seul artiste ; des ateliers qui, en plus, étaient itinérants et se déplaçaient au gré des commandes. Ces ateliers, dirigés par un maître, étaient de composition hétéroclite et pouvaient se modifier sur place par l'adjonction de sculpteurs locaux.

L'atelier de Sissy pouvait même comporter un ou deux artistes venus de Lorraine ou qui connaissaient en tout cas l'art de cette région. De toute évidence, il possédait également des sculpteurs plus ou moins expérimentés, ce qui explique les différences de qualité, au niveau de l'exécution, par exemple, entre le Christ et les soldats de facture inférieure.

Certes, dans l'ensemble, il faut bien l'avouer, Sissy n'est pas une Mise au tombeau exceptionnelle par son style. C'est une sculpture assez lourde, qui manque de finesse dans les détails. Mais là, toutefois, les restaurations nombreuses et sans doute abusives et maladroites que le groupe a subies, ont probablement altéré le style et sont donc certainement responsables, pour une large part, de l'absence de ce raffinement que l'on rencontre habituellement dans les compositions de ce genre.

(20) A propos des Mises au tombeau en Lorraine, cf. Helga D. HOFMANN, *Die lothringische Skulptur der Spätgotik, Haupiströmungen und Werke (1390-1520)*, Saarbrücken, 1962.

Que M. Denis METZGER, Président de la Société d'Histoire et d'Archéologie de la Lorraine, M. l'Abbé Michel POUPARD, aumônier du lycée Jacques-Marquette de Pont-à-Mousson, et M. l'Abbé Willy FRIEDRICH, curé de l'église collégiale de Niederhaslach, trouvent ici l'expression de mes sincères remerciements, pour l'intéressante documentation qu'ils m'ont aimablement adressée à propos des Mises au tombeau de Saint-Avold, Pont-à-Mousson et Niederhaslach.

En conclusion et à l'issue de ce que je viens de tenter de démontrer, je voudrais que l'on soit convaincu tout d'abord que ces soldats endormis ne sont pas du XIX^e siècle, mais bien **contemporains** de la Mise au tombeau proprement dite, dont ils constituent l'intérêt essentiel au niveau iconographique.

Il serait souhaitable, par ailleurs, que l'on ne parle plus, à propos de ce groupe, de soi-disant hiérarchie des personnages, ainsi que l'ont fait Gomart, Fleury et Journel en particulier. S'il est vrai qu'au Moyen Âge, la taille des personnages était proportionnée à leur dignité et que le Christ était toujours plus grand que les apôtres, cette idée n'est plus valable au XVI^e siècle. Et donc, à Sissy, c'est uniquement à l'influence de l'est que l'on doit des soldats ainsi conçus et plus petits que les autres personnages dont ils auraient, au demeurant, gêné la vue s'ils avaient été de taille égale.

Enfin, et j'insiste sur ce point au risque de me répéter, je crois qu'il ne faut pas chercher à attribuer Sissy à un seul artiste ; je pense à Wallerand Allard, ce sculpteur saint-quentinois qui a vécu au XVI^e siècle et dont le nom à propos de ce qui nous préoccupe, a été avancé, sans preuve aucune, par Gomart. C'est là, à mon avis, une attribution extrêmement fragile. En effet, on n'a conservé aucune réalisation de ce sculpteur ; il nous est donc impossible de faire des rapprochements ou des comparaisons d'œuvres qui permettraient d'énoncer une quelconque hypothèse à propos de Sissy. C'est pourquoi la plus grande prudence est de rigueur. Et, j'avoue que, pour ma part, je tendrais à considérer Sissy comme étant plutôt une œuvre d'atelier, sans pour autant être affirmative en raison de l'absence totale, pour le moment, de documents d'archives pouvant apporter une indication aussi minime soit-elle (21).

Il est permis de supposer, enfin, que cette Mise au tombeau de Sissy fut réalisée grâce à la générosité d'un seigneur du lieu, le même peut-être que celui qui fit construire à ses frais la chapelle qui devait l'abriter. Sans doute, ce donateur, dont on ignore malheureusement le nom, se fit-il ensuite inhumer près de l'ouvrage qu'il avait offert dans une pensée

(21) Il est vrai que Allard aurait été l'auteur, vers 1500, de la Mise au tombeau de l'église Saint-André de Saint-Quentin (cf. Quentin de LA FONS, *Histoire de la ville de St-Quentin*). Cependant, dans l'état actuel des recherches, le silence des textes oblige à la plus grande réserve. Et même si Allard avait été l'auteur de Saint-André, ce n'est pas une raison suffisante pour lui attribuer Sissy. Notons à ce sujet que le Docteur Roset (qui a le mérite d'avoir été le premier à mettre en évidence les influences de la Champagne et de la Lorraine sur Sissy, mais qui n'a pas vu, cependant, l'intérêt des soldats endormis qu'il élimine trop catégoriquement de son propos), a posé la question (dans son étude réalisée en 1962) de savoir si le Sépulcre de Sissy n'était pas le même que celui de Saint-André, lequel aurait été placé à Sissy au moment de la Révolution. Même si la question reste posée et que quelques indices sont troublants, ceux-ci demeurent bien minces toutefois, et, à vrai dire, peu convaincants.

d'édification. Rien n'était plus naturel. «*Il semblait rassurant de reposer auprès du tombeau de Jésus. On se couchait à ses pieds, confiant en sa parole et sûr de ressusciter avec lui*» (22). Et d'une manière générale, rencontrer une Mise au tombeau dans une église ou une chapelle à destination essentiellement funéraire, comme c'était le cas à Sissy, n'était pas chose rare au XVI^e siècle (23).

Christine DEBRIE
Docteur en Histoire de l'Art
Conservateur au Musée Antoine Lécuyer
de Saint-Quentin

(22) Émile MÂLE, *op. cit.*, p. 140.

(23) La Mise au tombeau prenait alors un caractère funéraire, les donateurs (devenus les défunt) allant parfois jusqu'à se faire représenter sur le devant du sarcophage, comme à Montdidier ou à Folleville. Citons encore, toujours dans le département de la Somme, Amiens et Longpré-les-Corps-Saints, où la crypte de l'église était également le lieu de sépulture des seigneurs.

A propos de Sissy, il convient de mentionner aussi l'article dû à Bernard VAN-HOVE, paru dans la *Voix du Nord* du 13 et 14 août 1978, intitulé *La mise au tombeau de la chapelle des Endormis de Sissy : un rare témoin de la statuaire de la fin du Moyen Age et... une curiosité iconographique*.

**SOCIÉTÉ HISTORIQUE, ARCHÉOLOGIQUE
ET SCIENTIFIQUE DE SOISSONS**

1982

Bureau de la Société

Président	M. B. ANCIEN
Vice-Président	M. R. HAUTION
Vice-Présidente	Mme G. CORDONNIER
Secrétaire	M. R. GUERRE
Trésorier	M. J. HACARD
Bibliothécaire	Mme G. CORDONNIER
Bibliothécaire-adjoint	M. Y. GUEUGNON
